

Une autobio-graphique

Christian Monnin

Volume 48, numéro 3 (273), septembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32799ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2006). Compte rendu de [Une autobio-graphique]. *Liberté*, 48(3), 141–144.

Une autobio-graphique

Christian Monnin

Nikolaï Maslov, *Une jeunesse soviétique*, préf. d'E. Carrère, traduit du russe par V. Dorman et A. Coldefy-Faucard, Paris, Denoël Graphic, 2004, 102 p. ; *Les fils d'Octobre*, traduit du russe par A. Coldefy-Faucard, Paris, Denoël Graphic, 2005, 96 p.

Né en Sibérie en 1954, Nikolaï Maslov a fait mille petits boulots sans jamais pouvoir se consacrer à sa passion : le dessin. Du moins jusqu'à ce jour de l'an 2000 où il montre les premières planches du récit de sa vie au patron français d'une petite librairie et maison d'édition de Moscou. Intéressé par l'originalité de la démarche, dans un pays où la bande dessinée est quasi inexistante, celui-ci décide de financer le projet : à 45 ans, Nikolaï Maslov peut abandonner son poste de gardien d'immeuble et se lancer dans le neuvième art. Après quatre ans de travail, *Une jeunesse soviétique* paraît en 2004 et se taille un joli succès.

C'est une jeunesse dominée par la grisaille que raconte Maslov, dont la plupart des planches tramées à la main multiplient les nuances, percées seulement par la blancheur de la neige et du ciel, comme des trouées sur le vide désespérant qui constitue l'arrière-fond du livre. En filigrane se lit également l'histoire d'une appropriation du médium, dont la comparaison des premières et des dernières pages donne la mesure : trait plus sûr, visages nettement affinés et plus expressifs (on dirait qu'ils sortent de l'animalité qui les caractérise au début pour exprimer la mélancolie), meilleures répartitions des masses, équilibre de la composition étendu à la page (et plus seulement au cadrage de chaque dessin).

Demi-teintes

Pas de noir et de blanc, pas vraiment non plus de bons ou de méchants : ici, tout semble relever d'une fatalité sourde qui conditionne les personnages, par ailleurs dépeints sans jugement (à l'exception des sergents de l'Armée rouge, que le jeune homme se promet d'abattre en premier en cas de guerre), celle d'un empire qui dépossède ses citoyens de leur destin. Car Maslov a eu très peu de prises sur sa propre vie : il a pris une seule décision, celle d'étudier le dessin, qu'il ne tarde pas à abandonner face à l'incompréhension des représentants d'un art voué à « montrer les avantages du mode de vie socialiste » ; il n'a eu qu'un caprice lorsque, enivré par la beauté des paysages mongols, il s'est éloigné de son cantonnement (verdict : quinze jours de trou). Pour le reste, il est le jouet des circonstances, du pouvoir ou de la société. Il se contente de regarder et de subir, ce qui en fait un bon observateur et confère à son parcours une valeur exemplaire : sa vie est le produit du système, elle a sombré avec lui et à cause de lui, elle est donc aussi à son image, douloureusement marquée par son empreinte.

D'ailleurs, bon nombre des anecdotes qui composent *Une jeunesse soviétique* butent sur l'absurdité du système et de ses mensonges, comme sur des points d'arrêt qui obligent à sauter à l'épisode suivant, parce qu'ils sont insoutenables ou renvoient à un passé sanglant : ainsi, la cavalcade des soldats, poursuivis par une patrouille, qui s'achève dans un cimetière des armées blanches, tel commentaire violemment cynique d'un collègue de travail, la leçon d'un vieillard sur les massacres perpétrés par les organes de sécurité, le délire paranoïaque d'un État qui dissimule des blindés dans chaque recoin du territoire mongol, etc.

D'autant que l'auteur dévoile peu ses états d'âme, que son récit est d'une grande pudeur : il rapporte ce qu'il a vu, plus que ce qu'il a vécu ou senti. De temps en temps seulement, une réflexion, timide ébauche de révolte sans lendemain. À bien des

égards, Maslov est un citoyen soviétique modèle qui sombre dans la dépression et l'alcoolisme plutôt que de basculer dans la dissidence.

Une jeunesse soviétique est alors une condamnation, preuves à l'appui, composée de tranches de vie qui sont autant de pièces à conviction rassemblées par un témoin à charge à l'encontre d'une gigantesque machine à broyer les vies. Une épitaphe plus qu'une autobiographie, en quelque sorte. Fort heureusement, ce livre est aussi l'acte de naissance d'un talent.

Les rendez-vous manqués

Récemment, au terme d'une résidence d'un an à Angoulême, au cœur du pays qu'il idéalisait dans sa *Jeunesse*, Maslov a publié *Les fils d'Octobre*, un recueil de huit histoires brèves. Pas de changement majeur dans son style, Maslov travaille toujours au crayon noir, souvent avec une incroyable minutie. La grisaille domine encore, déclinée en d'infinies nuances pour rendre la monotonie des paysages et des vies d'une Russie rurale en voie de disparition : les enfants sont partis, les vieux s'éteignent, les villages se dépeuplent, les isbas se délabrent.

Il y a cependant une évolution vers un plus grand dépouillement des dessins, dont les décors sont singulièrement épurés. Il en va de même pour les histoires : alors qu'*Une jeunesse soviétique* s'efforçait de condenser toute la matière d'une vie, *Les fils d'Octobre* est composé d'anecdotes très simples, d'une certaine naïveté même parfois. Ainsi de ce fils, rappelé au village par sa mère mourante et qui, entraîné de beuverie en beuverie par les camarades qu'il retrouve, finit par arriver trop tard. Ou de ce père, qui se prépare à aller souhaiter un bon anniversaire à son fils et qui, traversant la forêt des souvenirs, se rend au cimetière.

Des histoires tellement dépouillées qu'elles en acquièrent une dimension allégorique, comme cette chasse à l'ennemi dans laquelle se lance un véhicule blindé, métaphore du surarmement

et de la propagande au nom de laquelle les hommes gâchent leur vie dans une quête absurde. En apparence très disparates, ces récits ont un thème ou un mouvement commun : ils relatent tous un déplacement (à pied, en bus, en train, en avion) vers une rencontre manquée (le village d'enfance est en ruine, la mère ou le fils sont morts, l'artiste invité à l'étranger se saoule à l'aéroport), illusoire (le diable entrevu par un ivrogne n'est que du linge étendu, l'ennemi est un leurre) ou, exceptionnellement, réussie (un jeune employé des chemins de fer se rapproche de son chef bourru). Il se dégage ainsi de l'ensemble une sorte de discordance entre le présent et le passé, les parents et leurs enfants, la perception et la réalité. Cet écart, cette zone grise où évoluent les personnages répond à l'immensité vide du pays, dont se dégage une sourde sensation d'enfermement et qui précipite souvent dans l'alcool. Mais Maslov, amoureux de sa Sibérie natale, dont il excelle à rendre les paysages hivernaux, résume ainsi ce qui est une des morales de son livre : « Dans mon pays, la vodka n'apporte pas la joie, mais l'abrutissement, le chagrin, la déprime. Elle anéantit tout ».